

# **LE MYSTERE DU MAOÏSME BRETON**

Paru dans « L'Ouest dans les années 68 »,  
Boujard, Porhel, Richard, Sainclivier, Dirs, PUF, 2012.

**Erik NEVEU**  
**CRAPE-CNRS/ IEP de Rennes**

## **Repérer un mystère**

Si le titre de cette communication peut évoquer le polar, ce sera dans la veine des héritiers des radicalités soixante-huitardes que sont Jonquet, Manotti ou Daeninckx<sup>1</sup>. Le « mystère » dont il est question ici est simple à énoncer dans son principe. Pourquoi la Bretagne, celle à cinq départements, a-t-elle constituée dans les années 68 un secteur de force activité « gauchiste », un de ceux aussi où ces groupes ont pu nouer des débuts de liaisons effectives avec des milieux populaires, paysans au premier chef ? Si les organisations gauchistes étaient diverses, allant des sensibilités libertaires sur Nantes, aux trotskysmes et hybridations à la mouvance bretonnante, les organisations se revendiquant du maoïsme ont eu un poids dominant. Les témoignages recueillis me font provisoirement situer les effectifs militants des divers groupes « marxistes-léninistes » dans les départements bretons comme oscillant entre 350 et 500 militants dans les années soixante-dix. Le mot militant prenant ici toute sa force avec des engagements qui structuraient les existences, suscitaient un activisme intense. Pour trois séries de raisons au moins, parler ici de mystère peut être plus qu'un artifice rhétorique.

La première tient tout simplement à la perception rétrospective de ces engagements. Actualiser Montesquieu, ce serait se demander « Comment pouvait-on être maoïste ? »... quand la Chine d'hier n'évoque plus qu'un totalitarisme sanglant, quand les ruses de la raison dialectique y ont engendré un capitalisme brutal et conquérant ? Comment pouvait-on adhérer en France à une pensée Mao Tsé Toung qui, au mieux, cachait sous l'invocation bonasse de dictons populaires une visée totalitaire, une explication du social d'un tranchant simplisme ? En quoi une société sous-développée, une politique identifiable à la version exotisée d'un marxisme dogmatique pouvaient-elles inspirer la jeunesse universitaire d'un pays capitaliste en pleine dynamique modernisatrice ?

Le mystère prend une opacité spécifique en Bretagne. Avec Rhône-Alpes<sup>2</sup> et l'agglomération parisienne, la région semble avoir hébergé la plus

---

<sup>1</sup> Cf Annie COLLOVALD & Erik NEVEU, « Le néo-polar : du gauchisme politique au gauchisme littéraire » *Sociétés et représentations*, n° 11, 2001 pp 77-94 et « La critique politique du néo-polar », in Briquet JL. et Garraud P. (Dir) *Juger la politique*, Rennes, PUR, 2002, pp 193-216.

<sup>2</sup> Qui sera l'épicentre du développement de l'organisation « Front Rouge ». L'objet de cette contribution n'est pas de faire l'histoire des maoïsmes en France. Il faut cependant souligner la puissance d'une mémoire-écran qui ramène le « maoïsme » à la « Gauche Prolétarienne ». Ce mouvement est important de 1969 à 1972 par son influence, ses théoriciens, la singularité sociale de son recrutement, ses formes d'action souvent très médiatisées. Mais aucun argument autre que la célébrité ultérieure de plusieurs de ses dirigeants et leur action en captation

forte concentration de maoïstes. Les bretons représentent aux dires d'ex membres du comité central près du quart des effectifs de la plus grosse organisation (L'Humanité Rouge-PCMLF) des années 70, ils donnent des leaders visibles (JP Le Dantec, M Le Bris) à la Gauche Prolétarienne ; c'est encore à partir du groupe local « Rennes Révolutionnaire » que se développe Drapeau Rouge, devenant Organisation Communiste Démocratique, qui aura après 1975 des ramifications nationales. Pour reprendre le titre d'un guide de voyage symbolique de l'époque<sup>3</sup>, « Bretagne mystérieuse » que cette terre soudain si généreuse en fruits rouges quand toute une tradition la décrit comme un monde catholique et conservateur, archaïque et paysan, anticommuniste et très partiellement maillé par les gauches françaises.

Il faut d'ailleurs inclure comme épaississant le mystère ses explications paresseuses parce qu'incomplètes, avec au premier rang l'inévitable topos sur l'impact d'un catholicisme d'où la piété se transforme en maolatrie, le catéchisme en petit livre rouge, la confession en autocritique. Les initiés citeront les noms de quelques dirigeants locaux, transportant du séminaire à une direction clandestine le goût du magistère et de la défense de l'orthodoxie. Ces mises en équivalence peuvent séduire ou amuser. Elles sont médiocrement éclairantes, non que la variable religieuse ne soit pas importante, mais elle requiert un emploi non mono-causal, plus subtil aussi.

## De la glose à l'enquête

Mai 68 et les soixante-huitards ont été pendant plus de trente ans un sujet sur lequel essayistes, acteurs, philosophes et politologues se sont accordés licence d'écrire et gloser sans autre forme d'enquête que des souvenirs obscurs ou des cas promus en échantillon représentatif, cela complété d'une patrouille peu vigilante dans les rayons des bibliothèques. Le livre brouillon et stimulant de Kristin Ross<sup>4</sup>, les deux sommes parues à l'occasion des quarante ans de Mai<sup>5</sup>, une série de monographies où la contribution des PUR n'est pas anecdotique<sup>6</sup> : tout cela a contribué à un double ébranlement. Il déplace le centre de gravité du travail scientifique de l'herméneutique vers l'enquête. Il annonce le commencement de la fin pour la vulgate dont « *Génération* »<sup>7</sup> était le condensé. C'est dans cette dynamique que s'inscrit cette contribution qui abordera le « mystère » en quatre séquences.

---

d'héritage ne justifie de réduire à ce mouvement un « maoïsme » dont la durée, la diversité des ancrages sociaux, les flux de militants débordent la geste autocélébrée de la G.P.

<sup>3</sup> *Guide de la Bretagne Mystérieuse*, Paris, Tchou, 1966, trois volumes.

<sup>4</sup> *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Bruxelles, Complexe, 2005.

<sup>5</sup> Philippe ARTIERES et Michelle ZANCARINI-FOURNEL, Dirs, *68 Une histoire collective (1962-1981)*, La Découverte, Paris, 2008 ; Dominique DAMMAME, Boris GOBILLE, Frédérique MATONTI & Bernard PUDAL, *Mai-Juin 68*, Paris, Editions de l'Atelier, 2008.

<sup>6</sup> Vincent PORHEL, *Ouvriers Bretons*, Rennes, PUR, 2008 ; Xavier VIGNA, *L'insubordination ouvrière dans les années 68*, Rennes, PUR, 2008 ; Gilles SIMON, *Plogoff*, Rennes, PUR, 2010 ; Marnix DRESSEN, « *De l'amphi à l'établi. Les étudiants maoïstes à l'usine* », Paris, Belin, 2000.

<sup>7</sup> Hervé HAMON & Patrick ROTMAN, Paris, Seuil, Deux volumes, 1987, 1988.

La première restituera la logique d'une enquête en cours, basée à rédaction de cet article sur une cinquantaine d'entretiens, qui ne fondent pas davantage que des hypothèses, mais les font sur un matériau désormais conséquent. La seconde et la troisième se confronteront en deux temps au « mystère ». Pourquoi cette importance des groupes gauchistes ? Et spécialement des maoïstes ? Un ultime développement reviendra sur la part idéologique, sur l'emprise de la croyance qu'est présumée pointer le terrible « isme » de maoïsme. Et si poser ainsi la question exprimait surtout un biais logocentrique qui met au principe des comportements des croyances qui sont moins centrales que ne le pensent de mauvais philosophes politiques, qui peut être se persuadent par là de l'importance de leurs propres ruminations.

### **Le Sens d'une enquête**

Le travail qui fonde cette contribution est né d'une enquête amorcée depuis 2003, interrompue, réactivée depuis 2009. Elle consiste à collecter des récits de vie. Ils sont sollicités de militants que je nommerai « soixante-huitards » au sens large. Ils ont eu des engagements dans les mouvements contestataires et organisations « gauchistes » entre la séquence de fin de la guerre d'Algérie et de réorientation universitaire de l'UNEF et les queues de comète des extrêmes gauche sur la fin des années 70, quand les dernières grosses organisations se dissolvent (Humanité Rouge Bretagne à St Briec en 1979) où s'érodent.

J'ai fait partie de ces militants. Entré au PSU en 1970, bientôt inscrit dans son courant maoïste qui se nommait la Gauche Révolutionnaire.... courant qui allait rallier en bloc l'Humanité Rouge (H.R) en 1974. Comme ce ralliement était pour moi une impossibilité intellectuelle et dispositionnelle j'ai suivi une trajectoire atypique – qui ne saurait pour autant échapper à une lecture sociologique - me retrouvant à Drapeau Rouge-OCD, où j'ai milité jusqu'en 1980. Il me semble important de faire état de ces données qui éclairent un rapport à l'objet, d'indiquer aussi que je n'ai jamais été un « repent », faisant un fonds de commerce ou un cilice de l'aveu – de préférence médiatique- de ses erreurs passées. S'il y avait dans ces engagements manichéismes et cécités, ils ne sauraient, tant sociologiquement que politiquement, s'y réduire. Un des avantages du statut d'« ex » tient à un carnet d'adresse, à un minimum de savoirs d'*insider*. Un des périls en est de cotiser plus ou moins consciemment à une entreprise de réhabilitation collective. La méthode sollicitée peut se pourrait se décrire comme une « boule neige rationalisée », partant de contacts existants pour rechercher à partir d'eux des personnes ou des composantes des gauchismes absentes ou sous représentées dans l'échantillon de départ. Ce sont à ce jour cinquante deux personnes (32 hommes, 20 femmes) qui se sont prêtées à l'exercice, pour des entretiens allant d'une heure trente à cinq heures. Ils et elles sont nés entre 1942 et 1956. Si l'échantillon s'emploie à intégrer des profils sociaux divers (agriculteurs en particulier), à ce stade presque toutes les personnes rencontrées ont suivi une formation post-bac,

presque toujours à l'université. Elles ont milité, pour 33 dans divers groupes maoïstes (HR-PCMLF, RR-DR, GP) pour 11 autres dans des organisations trotskystes (LCR, Révo, AJS) mais aussi dans des organisations plus locales (Parti Communiste Breton PCB, groupe communiste-libertaire) ou comme compagnons de route des mobilisations d'alors.

Le critère retenu est d'avoir eu un engagement militant prolongé et soutenu, d'avoir réalisé aussi une part importante de sa carrière militante en Bretagne. L'objectif est de retrouver détails et différences, de sortir des interprétations surplombantes par une « analyse localisée du politique » illustrée par Frédéric Sawicki pour le PS<sup>8</sup> ou Julian Mischi<sup>9</sup> pour le PCF. Il est plus encore de rompre avec les discours sur les soixante-huitards qui reposent sur quarante leaders passés par la Sorbonne ou la Rue d'Ulm, bien connus pour être bien connus et ayant fait d'une position d'ancien de 68 une raison sociale, parfois une rente viagère. Il s'agit ici d'interroger les trajectoires et expériences de militants – et de dirigeants - ordinaires, dans une région française, de suivre les devenirs d'hommes et de femmes qui ne détenaient pratiquement jamais de capitaux culturels, de quartiers de bourgeoisie ou de réseaux sociaux hors du commun.

Cette enquête veut d'abord faire sens d'engagements dont on a souligné combien, rétrospectivement, ils sont lus comme irrationnels ou pathétiques. Faire sens signifie ici à la fois reconstituer des rapports vécus à l'engagement et chercher à mettre en évidence des déterminismes, des régularités qui pourraient s'associer à des modalités d'engagement, les éclairer. Parler de renouvellement c'est aussi situer cette enquête dans une dynamique qui ébranle la vulgate, la « science normale » sur les années soixante-huit. Pour qui a lu beaucoup de témoignages, d'analyses, d'essais, de fictions aussi où Mai est mis en scène l'existence poisseuse de cette vulgate n'est que trop évidente. « *Génération* » en est le condensé. L'observation ne vaut pas anathème contre Hamon et Rotman dont le travail est à beaucoup d'égards plus rigoureux, plus riche d'états empiriques que maints ouvrages académiques. Leur somme n'en a pas moins contribué, peut être à leur corps défendant, à figer une orthodoxie gélatineuse sur Mai 68, à laquelle on ne fera qu'une douce violence en la ramenant à cinq séries d'énoncés.

- Les gauchistes étaient des jeunes gens et jeunes filles de bonne famille, bien rarement de milieu populaire tant par leurs origines que leurs études ou métiers... la preuve en est que les plus sensibles à ce hiatus iront s'établir, se retrouvant d'ailleurs plus souvent à côtoyer les ouvriers qu'à y être les poissons dans l'eau.
- Tous furent possédés par une grande exaltation idéologique, se ralliant à des « ismes » (trotskysme, maoïsme, guevarisme, léninisme...) et réactualisant le diagnostic aronien d'addiction à *l'Opium des intellectuels*<sup>10</sup>

---

<sup>8</sup> *Les réseaux du Parti Socialiste*, Paris, Belin Socio-Histoires, 1997

<sup>9</sup> *Servir la Classe ouvrière. Sociabilités militantes au PCF*, Rennes, PUR, 2010.

<sup>10</sup> Gallimard, 1955.

- « Extrémistes », ces gauchistes en vinrent à un dangereux radicalisme, marqué par des positions politiques manichéennes, une célébration de la violence, le mépris ou la dérision pour les valeurs démocratiques et la fascination concomitante pour des régimes totalitaires
- Dessillés tant par la lucidité de philosophes nouveaux et d'intellectuels tutélaires que par le choc des événements (Cambodge, « révélation » du Goulag), les écailles leur tombèrent des yeux. Ils virent les abîmes vers lesquels ils cheminaient, la douce lumière de la démocratie libérale.
- Ils et elles devinrent alors, via des réussites dans l'université, la presse et les médias, la publicité et les mondes artistiques, l'offre de thérapies psy autant de modernisateurs actifs de la société française... ouvrant la gauche au social-libéralisme, faisant avancer le libéralisme culturel en même temps que leurs belles carrières.

Cette vulgate surprend n'importe quel sociologue ou historien qui s'intéresse aux travaux étrangers ou comparatistes puisqu'on dispose d'un grand nombre de travaux qui montrent à l'inverse les effets d'un moment d'ascenseur social, ou (aux USA spécialement <sup>11</sup>) combien les militants ayant eu un fort engagement dans des mouvements pour les droits civiques, ou sur les campus des années 60-72, ce militantisme avait laissé des traces indélébiles et s'associait à de relatives continuités biographiques. Si la vulgate décrit adéquatement l'histoire d'une génération, elle introduit alors une énigme comparatiste : pourquoi la France serait-elle un pays de Thermidoriens ?

Mais cette vulgate, solidifiée par les récits de presse, enpoétisée ou rendue picaresque par des intellectuels et écrivains qui ont fait un bout de chemin avec la GP, est un obstacle épistémologique. Peut-être peut-elle – sans sophistication – éclairer des trajectoires de quelques figures saillantes du mai 68 Parisien-Sorbonnard-Ulmard. Elle devient fautive factuellement, simplette sociologiquement et politiquement biaisée dès qu'on tente de l'appliquer aux milliers d'expériences militantes qui furent l'ordinaire de ces années 68. C'est ce que rendent visible les militants et cadres du gauchisme en Bretagne entre les lendemains de la guerre d'Algérie et les années Mitterrand.

### **Les logiques des engagements groupusculaires**

Une première manière d'éclairer les engagements « gauchistes » d'hier peut consister à reconstituer une cartographie grossière des flux en termes de trajectoires sociales, de possibles affinités entre des profils et des organisations.

---

<sup>11</sup> Pour échantillon: Margaret & Richard BRAUNGART, The effects of the 1960s political generation on former left and right wing youth activist leaders, *Social Problems*, Vol 38(3), 1991, pp 297-310; James M FENDRICH & Kenneth LOVOY, Back to the future : adult political behaviour of former student activists, *American Sociological Review* 1988, Vol 53, pp 780-796; Doug MCADAM, *Freedom Summer*, Oxford University Press, 1990; Jack WHALE & Richard FLACKS, *Beyond the Barricades. The Sixties Generation Grows Up*, Philadelphie, Temple University Press, 1989.

## L'expérience fondatrice de la torsion sociale

Premier constat, massif, issu des cinquante entretiens réalisés : l'image de jeunes issus de la bourgeoisie plus ou moins haute, jetant leur gourme ou rompant avec le milieu familial par un engagement radical est en complet décalage avec les observations empiriques<sup>12</sup>. Si l'on prend pour référence la profession du père on identifie huit enfants d'ouvriers, deux d'employés de la SNCF, onze d'agriculteurs. Huit personnes ont un père commerçant, rarement d'un niveau de prospérité éminent (coiffeur, réparateur radio, tenant un garage avec son épouse, un magasin de photo dans un bourg rural...). Douze autres personnes (environ 25%) ont un père fonctionnaire, dont une moitié d'enseignants. Ce qu'il est convenu d'appeler les « petits » fonctionnaires dominant : trois instituteurs, un douanier, un postier, un gendarme ; les positions les plus éminentes étant ici celles d'un directeur de lycée, et d'un membre de la juridiction administrative. Selon qu'on inclue ou non les petits commerçants et petits fonctionnaires dans les classes populaires, ce sont donc de 40 à 60% des militants rencontrés qui viennent de ce périmètre ...sans qu'on puisse inversement renvoyer aux sommets du social le reste des effectifs. Un inventaire complet ferait rencontrer parmi les pères un journaliste, deux ingénieurs, un représentant de commerce, un médecin, un avocat, un chef d'entreprise. Si l'on met de côté ce dernier foyer, à la tête d'une entreprise familiale qui montera à 150 salariés, et deux professions libérales qualifiés de « notables » et titulaires de mandats de maire, on voit que – quelque définition qu'on en donne – la bourgeoisie n'était pas la base de recrutements des soixante-huitards bretons.

La sociographie des familles d'origine donne l'image d'un ancrage populaire dominant, de jeunes suivant une trajectoire ascendante via l'institution scolaire, trajectoire amplifiant souvent une petite promotion sociale des parents par rapport à la génération antérieure. Rapportés aux parcours scolaires des parents, ce sont aussi plus de 85% des militants rencontrés qui sont les premiers dans leur famille à entrer à l'université, donnée qu'on associera au fait que la grande majorité d'entre eux ont des résultats scolaires supérieurs à la moyenne.

A ce stade, l'enquête invite – sans délaisser la nature des engagements idéologiques, les causes de leur séduction, leurs effets – à un déplacement des questionnements, à penser « socialement » ces militants avant de les penser politiquement. La formule veut souligner qu'une des déterminations profondes de leurs engagements tient à ce qu'on peut décrire comme la situation de torsion sociale qu'ils/elles traversent. Promis à autre chose par leurs études, ils ne peuvent pas, ils ne veulent pas endosser le métier des parents ; les filles évoquent – souvent sans que la question soit posée – leur refus de répéter le mode de conjugalité de leur mère, la dépendance au mari. Et dans le même

---

<sup>12</sup> Ce qui ne revient pas à exclure que de telles situations aient existé . « Le charme de certains engagements politiques tient souvent, pour une part, à ce qu'ils permettent de consommer symboliquement la rupture avec le milieu familial sous la forme à la fois la moins couteuse et la plus scandaleuse » Pierre BOURDIEU et Jean-Claude PASSERON (Les Héritiers, Paris, Minuit, 1964, p 70).

temps ils sont dans l'incertitude ou l'indétermination quant à la nature de leur avenir professionnel, dans le manque d'appétit aussi pour les emplois de cadres que leurs professeurs ou l'air du temps font miroiter comme blasons de modernité ou de réussite. Par delà les conflits de génération ou les disputes sur la politique, beaucoup de ces jeunes – et au premier chef les enfants d'ouvriers, d'agriculteurs, de milieux modestes- expriment aussi le sentiment de la dette, du respect, d'une forme de fidélité impérative aux mondes sociaux des parents.

Ces jeunes font donc presque tous, entre 1961 et 1973, la découverte de l'université. Rares sont ceux qui décrivent cela comme une expérience intellectuelle très excitante, mais presque tous soulignent le côté dépaysant de la chose : soit qu'il faille apprivoiser l'institution pour ceux qui n'en ont pas les codes, soit que la fac fonctionne comme la porte sur une autre vie culturelle et l'autonomie, soit encore qu'elle soit un lieu de débats. La faculté fonctionne en tous cas comme un moment de resocialisation où ces étudiants, relevant le plus souvent du monde des « boursiers » vivent la torsion entre avoir été et être, être et que devenir ?

### **Paradoxes du gauchisme**

La séquence qui va des lendemains de la guerre d'Algérie aux prémisses de l'arrivée de la gauche est éminemment politisante au plan international (fin des décolonisations, Viet-Nam, Moyen-Orient) et national avec une montée des luttes sociales qui ont un impact singulier dans l'espace local (de Redon en 1968 à la grève du lait de 1972, les grèves ouvrières dont le Joint Français, Plogoff plus tard). Rendre compte des trajectoires en ou vers la politique suppose ici de distinguer nettement deux cohortes, celle des militants qui s'inscrivent dans l'engagement « gauchiste » en même temps que se cristallisent peu à peu des organisations (UJCML puis GP, PCMLF), celle de ceux qui arrivent après 68 sur la base d'une autre socialisation politique et qui rencontrent une offre groupusculaire déjà constituée. Le cadre d'analyse qu'il s'agit ici de suggérer de façon condensée, donc réductrice, tient en une proposition à trois déclinaisons : ces jeunes arrivent en fac dans un contexte où l'offre d'engagement politique de gauche est soit parapolitique, soit peu constituée, soit répulsive.

Parapolitique ? Au sens où elle se situe à côté, avant - éventuellement dans un au dessus réflexif- des formes instituées d'engagement partisan. L'enquêteur est d'ailleurs souvent rappelé à l'ordre des classements, s'entendant dire que l'UNEF ou les CVB étaient autre chose que la politique des groupuscules, que la politique tout court. Et c'est en effet pour la cohorte la plus âgée l'UNEF, les comités de résidents des cités U, puis les comités Vietnam qui constituent les supports d'un engagement à la fois intellectuel, syndical, thématique et politique, sans oublier au nombre de ces institutions mixtes le rôle du MRJC, de la JEC qui connaîtra à Rennes une éphémère scission de gauche : la JUC. Peu constituée, l'offre politique de gauche l'est spécialement en Bretagne. Il existe bien, à Rennes par exemple, de petits groupes de l'UEC, parfois liés aux « italiens » ou à diverses dissidences qui alimenteront les

gauchismes, mais l'influence tant électorale qu'idéologique du PCF en Bretagne est faible, localisée à des territoires circonscrits. La gauche socialiste de type SFIO est tout aussi discrète. Le poids du PSU<sup>13</sup> contraste ces tendances, sans les contredire puisqu'on ne saurait parler ici d'une gauche classique, et que cette formation alimentera de 1969 à 1973 une transfusion durable de militants vers les groupes gauchistes. Offre répulsive enfin puisque même lorsqu'existent des noyaux militants de l'UEC ou du PCF, leur recrutement se heurte à une difficulté très pratique : une grande partie des étudiants qui pourraient devenir des recrues sont soit de socialisation et même d'engagements catholiques, soit ruraux ou issus de milieux de travailleurs indépendants et à ce titre souvent anticommunistes. Il faudra reconstituer les formules génératrices diverses de ces anticommunismes. Ils doivent avant tout à des héritages idéologiques catholiques<sup>14</sup>, mais aussi à l'aversion fréquente de la boutique et de l'atelier pour le « collectivisme » et l'étatisme. Ils sont simultanément alimentés, et plus d'une fois chez les mêmes personnes, d'une « critique de gauche » de l'URSS et du PCF (anti-bureaucratisme, remise en cause d'un conservatisme moral, trahison des promesses du communisme marxien).

Si ce hiatus entre le malaise d'indéterminations identitaires, l'existence de dispositions critiques d'une part et la difficulté à les traduire dans une offre politique constituée d'autre part mérite d'attention c'est qu'il contient un paradoxe éclairant. Il explique la très faible réceptivité de cette génération bretonne aux sollicitations du PCF. Il donne la clé d'oxymores politico-idéologiques : pour ces « anticommunistes progressistes », la façon la plus logique et la plus praticable de se positionner à gauche était bien d'être gauchistes, de s'affilier à des organisations qui pouvaient avoir « communiste » dans leur raison sociale, mais un « communiste » redéfini, réinventé, dégriffé des maisons mères soviétique et française. Convergent ici trois causalités au moins. La première, en tous sens, vient d'être esquissée. Elle tient aux logiques des trajectoires sociales et de leurs composantes cognitives et idéologiques. La seconde doit à la présence de l'histoire réelle : ces cohortes étudiantes ont aussi à faire sens d'évènements qui se nomment Vietnam, conflits du travail, révolte des noirs états-unis, et les déclinaisons idéologiques des gauchismes fournissent un langage à cet effet. Enfin – mais nos entretiens suggèrent de ne pas généraliser des intérêts et dispositions<sup>15</sup> propres à une minorité – jouent des logiques propres à tout espace de production symbolique, et donc ici la revendication en politique de positions hérétiques ou avant-gardistes, le jeu possible du dernier chic théorique révolutionnaire. Les économistes nomment Effet Gerschenkron, les situations où un pays, une industrie, sautent une génération de technologies, de procès de production, trouvant dans ce qui était

---

<sup>13</sup> Tudi KERNALÉGENN, François PRIGENT, Gilles RICHARD, Jacqueline SAINCLIVIER, *Le PSU vu d'en bas : Réseaux sociaux, politique, laboratoire d'idées (années 1950-années 1980)*, Rennes, PUR, 2009.

<sup>14</sup> Plusieurs entretiens ont rappelé la violence de cette opposition : femmes interdites de communion pour être mariées à des communistes, dénonciation en chaire des engagements politiques de conjoints. On retrouve ces épisodes dans l'Italie du *Sessantotto* (Cf Luisa PASSERINI, *Autoritratto di Gruppo*, Firenze, Giunti, 1988)

<sup>15</sup> Dont Bourdieu et Passeron suggèrent une modalité des conditions de possibilité en évoquant la fréquentation « des disciplines littéraires, le contact intense avec le monde intellectuel que favorise la résidence parisienne et la liberté sans risque qu'autorise une origine sociale aisée » (Les Héritiers, p 75)



pensable comme une arriération ou un sous-équipement le paradoxal tremplin pour aller directement au plus avancé de la technologie. Les sciences sociales gagneraient à s'attaquer aux équivalents politiques de ce phénomène, que pourrait illustrer le fait que Douarnenez élise en 1921 le premier maire communiste de France, un demi-siècle plus tard l'efflorescence des gauchismes dans la région.

## **Gares de Triage**

A partir de ce tropisme, pour partie contraint et non anticipé (suggérant un « effet Serendip »), vers les gauches radicales, comment expliquer les ventilations, la prééminence des maoïstes ? Pour ne pas transformer des causalités en déterminismes mécaniques, il faut d'abord souligner le poids de logiques de situation, d'un état des offres locales. C'est ce qu'exprime un ancien militant questionné sur son choix de « Drapeau Rouge » qui s'exclame aussitôt « *mais le seul militant du bahut en était !* », c'est encore ce qui explique la trajectoire atypique de ce militant de la GP qui, sorti de prison, travaillera avec la LCR, à la fois échaudé par son rapport aux maos version GP et tributaire des engagements possibles là où il travaille.

## **Trotskyistes vs Maoïstes**

Cette précaution analytique prise, on suggérera, sans pouvoir l'objectiver à ce stade en coefficients de corrélation et statistiques, deux polarisations fortes.

La probabilité de s'affilier à un groupe trotskyste est plus grande pour ceux et celles dont les parents étaient ouvriers, et cela d'autant plus que ces ouvriers étaient « ouvrierisés » - insérés dans une classe ouvrière organisée et politisée, concentrée spatialement et dans des entreprises qui ne soit pas très petites-syndiqués et proches ou adhérents du Parti Communiste. On peut aussi associer à un tropisme vers le pôle trotskyste des trajectoires plus « cosmopolites », marquées par des séjours, des contacts prolongés avec l'étranger. De la même façon – c'est même quarante ans après un item qui peut encore susciter des réflexions accablées sur le pôle maoïste- le pôle trotskyste de l'offre militante attire plus fortement des profils d'étudiants revendiquant nettement un goût pour la culture légitime <sup>16</sup>, les créations culturelles plus avant-gardistes <sup>17</sup>, voyant plus dans leurs études l'occasion d'un investissement intellectuel, de développer à partir de et contre les contenus enseignés un rapport critique. On peut aussi supposer que l'appartenance à des familles juives – avec ce que peut apporter la culture du Livre, le souvenir encore récent et politisant du génocide- constitue une autre corrélation, mais l'exigüité d'un

---

<sup>16</sup> « Au moins je pouvais écouter de la musique baroque en 1966 et sans me faire traiter de bourgeoise. C'est important !. » s'exclame une ancienne cadre de la LCR.

<sup>17</sup> Plusieurs militants trotskystes rennais ont souligné l'attrait que représentait - via les réseaux de l'organisation- la fréquentation de comédiens, d'artistes liés à l'aventure surréaliste, d'écrivains.

monde juif organisé en Bretagne incite à ne pas trop théoriser des situations qui relèvent autant du cas que de la tendance.

A l'inverse le pôle des organisations maoïstes attire plus facilement les jeunes issus du monde paysan, des familles de la boutique et de l'artisanat. Il rallie bien plus nettement aussi les jeunes marqués par une forte socialisation catholique dans des familles pratiquantes, investies dans les réseaux religieux. Il faudrait aussi souligner, comme une observations symétrique de celle qui concluait les repères sur les tropismes trotskystes que plusieurs témoignages d'ex maoïstes ont exprimés, parfois avec un peu d'agacement, combien les trotskystes étaient répulsifs par le côté scolaire de leur sas de formation (les « cercles rouges »), par ce qui apparaissait comme leur propension théoricienne ou théoricienne, quand les organisations maoïstes étaient perçues comme offrant plus immédiatement un « faire », de l'action, des initiatives concrètes vers les classes populaires.

Si l'on considère la morphologie sociale bretonne – dans un contexte de faible mobilité spatiale des étudiants sur le territoire national – on discerne bien en quoi elle explique le primat des « maos » : forte influence catholique, poids exceptionnel du monde rural-paysan, à l'inverse faible poids d'une classe ouvrière ancienne, concentrée et organisée, présence modeste d'une intelligentsia<sup>18</sup> ou de formes d'ouverture qu'on peut lier à des flux migratoires, à la présence de minorités religieuses ou étrangères. L'explication ne légitime-t-elle pas alors le schème affinitaire entre maoïstes et catholiques initialement traité avec scepticisme ? Le groupe le plus puissant en Bretagne n'était-il pas *l'Humanité Rouge* – PCMLF dont on peut dire, avec l'aval rétrospectif de tous les anciens militants rencontrés qu'il portait au type-idéal un ensemble de traits sectaires et religieux. HR était un groupe aux structures verticales, hiérarchiques, dédoublées entre vitrine officielle des CDHR et dirigeants secrets du PCMLF<sup>19</sup>. Un moralisme assez convenu y existait : les cadres étaient invités à empêcher que les couples mariés se défassent, l'homosexualité n'était pas encouragée pour être dans *l'understatement*. Le fonctionnement du groupe exprimait tout un ensemble de traits propres aux formes sectaires des organisations religieuses : sacralisation d'une autorité titulaire du dogme, mécanisme de *fides implicita* ou de remise de soi par lesquels les membres doivent au nom d'un « *esprit de parti prolétarien* » opposé à « *l'esprit de secte petit-bourgeois* » acquiescer sans trop discuter aux orientations de la direction. Cette dimension ecclésiale pourrait s'argumenter à de multiples détails telle l'importance donnée à un lien institutionnalisé avec un foyer normatif -la Chine, la gestion de fait des Amitiés Franco-chinoises, une posture parfois définie au sein de la galaxie mao comme plus prochinoise que Maoïste. Et la présence dans l'appareil dirigeant du PCMLF breton de leaders ayant quitté le séminaire au milieu des années 60 n'est en rien une légende. Malgré cela, l'explication

---

<sup>18</sup> Si Rennes est une ville universitaire relativement importante, elle est tout autant une ville de « robe » et dans la période considérée il est peu de disciplines où elle fasse référence nationale. Si Nantes, cité portuaire, a des attributs plus cosmopolites, ce n'est qu'en 1968 qu'elle se voit dotée d'une université de plein droit.

<sup>19</sup> Au point qu'un nombre non négligeable des militants rencontrés aient eu pour fonction d'assurer la logistique des structures clandestines....

des triages ne peut se contenter d'une causalité centrée sur une variable vite réifiée. Trois complications analytiques doivent être introduites.

### **Des variables au nuancier**

La première consiste banalement à penser « catholique » non comme une propriété essentialisée mais comme une palette de rapports au religieux et de dispositions issues de cette socialisation. Illustrons-le de façon idéal-typique par quelques entretiens. D'un côté un homme, fils d'instituteur du privé, né en 1948, entré en faculté en 1965, et une femme, fille d'agriculteurs, née en 1951, entrée en faculté en 1969. Leur point commun est d'avoir été responsables JEC pour un département breton, et à ce titre d'avoir appris et exercé tôt une considérable autonomie : celle d'entrepreneur d'actions, de formations, de campagnes, celle d'une capacité acquise à monter des projets, à être dans un rapport de discussion critique avec sa propre hiérarchie (aumôniers, évêché)...position pour partie facilitée par le fait que les composantes du clergé investies sur ces mouvements de jeunes étaient souvent très marchantes. Ces expériences produisent des militants qui ont une maturité, une capacité d'initiative et d'analyse de situations concrètes, une distance aux camisoles organisationnelles et au dogme, une estime de soi aussi... chrétiens à qui pourrait associer adjectifs comme séculiers, « en recherche » pour reprendre terme de l'époque, laïcs au sens où le religieux n'est pas pour eux l'ecclésial. On opposerait à ces deux profils celui d'un homme né en 1946, intégrant une prépa littéraire en 1962. Elève scolairement très brillant il va mener, malgré des méthodes pédagogiques dont il salue la modernité chez les salésiens, une existence recluse, papivore et studieuse dans un internat pendant tout le secondaire. Si sa trajectoire inclut des séquences de conflit, disciplinaire comme spirituel, avec son encadrement religieux, il vient cependant mener des études supérieures en se destinant à la prêtrise. Il s'en écartera tôt. Mais il incarne un habitus catholique largement autre : régulier, oblatif, ayant à l'institution un rapport plus « matriciel » qu'entrepreneurial, plus spéculatif ou méditatif aussi, comparativement plus fasciné, initialement du moins, par le monde des idées que celui du faire. C'est sans surprise qu'on le retrouvera dans l'appareil du PCMLF quand les deux JECistes passeront par le PSU, auront une relation brièvement complice pour elle, très investie pour lui avec les maoïstes de la Gauche Révolutionnaire issus du PSU. Bref, la variable catholique est bien centrale, mais elle n'est éclairante qu'en reconstituant des manières d'être catholique, dont toutes n'étaient pas très catholiques. A titre provisoire, trois variables semblent mériter attention. La première vient d'être suggérée via le binôme régulier/séculier. La socialisation catholique produit-elle un oblat ou un chrétien armé d'outils intellectuels d'autonomie, ce qui est indissociable de la question des segments au sein du champ religieux dédié à la socialisation des jeunes ? La seconde recoupe en bonne part la précédente en se fixant plus sur les savoir-faire que les dispositions : La socialisation catholique a-t-elle valorisé des dispositions intellectuelles de quête spirituelle ou dogmatique...ou des savoir-faire, des arts de la délibération, du prosélytisme, de la construction de

réseau ? Les entretiens suggèrent enfin l'importance d'une variable de sortie de la pratique et de la croyance. Les sorties paisibles, presque rituelles (arrêt de la pratique sans grand conflit avec la famille après la communion) tendent à produire une distanciation profonde, dépassionnée. Des sorties plus conflictuelles semblent produire une distanciation plus radicale, plus consciente aux institutions et symboliques chrétiennes. Il conviendrait d'ailleurs d'explorer la piste paradoxale d'une contribution éminente du clergé à la radicalisation de cette génération. Si l'on évoque souvent les curés PSU, les entretiens ont aussi ressuscité des personnages de frères et prêtres ladres, médiocres, condescendants pour les gamins du populaire qui susciteront aussi des investissements réactifs. Enfin les sorties tardives, même si elles prennent la forme dramatique du congédiement ou de la rupture avec une formation de prêtre laissent souvent un habitus fortement modelé par une dimension dogmatique.

L'approche déconstructrice s'impose tout autant pour le binôme maoïstes/trotskyistes. La présence du grand timonier dans la rangée des pères fondateurs qui ornaient les journaux des maos ne rend pas les groupuscules interchangeables. Avouons ne pas encore avoir une vue satisfaisante des variables objectives ou des dispositions qui expliquent non des différences absolues, mais des polarisations visibles. On pourrait en esquisser une petite phénoménologie dans la fréquentation bien plus assidue des bars, le goût plus revendiqué des musiques amplifiées dans la militance de Drapeau Rouge comparée à plus d'ascétisme – probablement plus affiché qu'uniment intériorisé – à l'Humanité Rouge. Les copeaux de la langue de bois eux-mêmes variaient : ici une presse ayant au « maoïsme » un rapport célébratif et ritualiste <sup>20</sup>, là des textes, pas moins codés, mais qui pouvaient porter de questionnements plus ouverts, plus inventifs sur les enjeux de la société française, des différences encore dans la perméabilité de ces organisations à certains courants comme le féminisme. Parmi les possibles explications de ces différences, ce que condense le binôme des catholiques réguliers/ séculiers importe. La question de l'estime de soi gagnerait aussi à être explorée, non comme trait psychologique inné, mais comme produit d'une socialisation, valence différentielle vers la construction de projets, de « coups » ou la bunkerisation et l'installation dans des machines organisationnelles. Ce qui est dit ici des maos vaut tout autant des trotskystes où le rapport LCR/ LO n'est pas sans homologie avec celui entre DR/HR. L'analyse devra aussi penser les organisations non comme les réceptacles inertes d'êtres chargés de dispositions et de propriétés sociales mais comme des machines socialisatrices. On n'acquiert pas les mêmes compétences selon que le cœur de son militantisme consiste à acheminer- dans la plus grande discrétion – les missives confidentielles d'une organisation clandestine, à s'établir en usine, à convaincre des condisciples.

---

<sup>20</sup> Une ancienne militante d'HR fait état, au détour d'une phrase, du sobriquet « *Mogadon* » (un somnifère) utilisé par les militants pour désigner leur journal...

## **Questionner la force des idéologies**

Peut-on parler de ces maoïstes sans introduire promptement des considérations sur leur « idéologie », leur rapport au dogme? Un schème d'analyse qui remonte à *l'Opium des intellectuels* et qu'ont réactivé les nouveaux philosophes puis une littérature de mise en récit des années soixante-huitardes<sup>21</sup> y incite fortement. On ne saurait comprendre les gauchistes, singulièrement ceux qui brandissaient le petit livre rouge, sans considérer leur idéologie. D'une part pour y trouver des thèmes cohérents à leur position (ce pourraient être un usage catéchétique des textes, ou une valorisation de contenus comme l'attention portée aux campagnes et aux paysans), d'autre part pour questionner l'emprise en forme d'intoxication que ces idéologies sont présumées exercer. Notre enquête manifeste les aveuglements qu'engendre pareille problématique intellectualiste, qui fait des théories le principe organisateur des adhésions et pratiques. La fréquentation effective des textes des pères fondateurs s'avère très inégalement intense, mais en majorité assez superficielle. Une quasi figure de rhétorique – qui réactive l'idée d'effet Serendip- revient dans les récits de cadres maoïstes de la première génération. Leur premier contact avec des militants maoïstes, parfois descendus d'Ulm, est souvent rapporté sur le mode d'une rencontre avec des furieux. Dogmatiques ou simplistes, arrogants ou « militaros » ces militants sont tout sauf attirants, tout comme indiffère la distribution généreuse de « *Pekin-Informations* » par les étudiants chinois présents à Rennes... et pourtant ceux qui rapportent ces épisodes seront maoïstes six mois ou un an plus tard.

### **La doctrine du « faire »**

La nature des rapports aux textes marxistes est très contrastée. Pour la majorité des militants rencontrés, l'investissement idéologique paraît avoir été assez modeste : lecture inégalement zélée de la presse de l'organisation et de ses brochures, fréquentation souvent superficielle de quelques classiques du marxisme. Ce qu'on nommera ici le maoïsme ordinaire ne doit rien à une docte maîtrise des écrits du grand timonier, mais relève d'un rapport plus sténographique à la Chine. Le sens vécu de l'auto-identification mao peut, au plan idéologique, se contracter sur quelques signifiés cœur : refus du modèle soviétique dans ses dimensions bureaucratiques et répressives, adhésion à un modèle de société socialiste remettant en cause toutes les hiérarchies<sup>22</sup>, secouant les tropismes à la reconstitution d'une classe dominante via l'appareil. La métaphore de la torsion sollicitée à propos des trajectoires des militants peut aussi suggérer une séduction de discours sur la chine maoïste. Les promesses de dépassement des contradictions ville/campagne, travail manuel/ travail

---

<sup>21</sup> « L'organisation » de Jean ROLIN (Gallimard, Paris, 1998), récit primé d'une épopée de maoïstes « établis », se clôt symboliquement dans un centre de désintoxication pour drogués

<sup>22</sup> Qu'illustre l'accueil fait au livre de Claudie BROUELLE « *La moitié du ciel* » (Denoël, 1976) célébrant l'émancipation des femmes chinoises.

intellectuel, l'injonction aux diplômés à « servir le peuple » ont une signification très concrète pour une large part des militants.

Deux catégories de militants, ne se recoupant que partiellement, ont un usage plus soutenu des textes marxistes-léninistes. Il s'agit d'une part de cadres politiques pour qui la fréquentation de ces textes est à la fois une injonction statutaire, une ressource de pouvoir et de légitimité, la source d'instruments de pensée qui dotent d'un système d'analyse cohérent, voire étanche. Mais les consommateurs importants de textes marxistes et de systèmes de pensée formalisés sont aussi des militants pour qui les années de fac sont vécues sur le mode d'un apprentissage du métier d'intellectuel. Ils vont faire de ces lectures une composante structurante de leur formation et de leur bibliothèque. Pour ce groupe -plus masculin comme celui des dirigeants- qui représente un gros cinquième des personnes rencontrées, on peut parler à la fois d'une connaissance de textes politiques et d'une capacité à les utiliser soit comme arme rhétorique, soit comme réservoir de concepts doté d'une productivité pour penser des situations concrètes.

Une grosse difficulté de l'enquête vient ici du discours rétrospectif. Jusque parmi ceux qui apparaissaient aux contemporains comme intransigeants défenseurs du dogme et ébénistes en langue de bois, presque tous revendiquent aujourd'hui d'avoir su gérer une tension entre un verbe corseté en public et un quant à soi critique, des dialogues ouverts en cellule. Tel ancien porte parole de l'HR évoque les respirations intellectuelles que lui donnait alors la lecture de Foucault et Deleuze. Telle bibliothèque permet de retrouver des brochures de Lénine où la silhouette de l'auteur de « Que faire ? » a été complétée d'une guitare électrique. Un autre militant insiste sur le simplisme des visions qui ne prendraient en compte que les façades de rôle, dans l'ignorance des échanges et pratiques culturelles privées. Nous nous refusons à postuler une duplicité des interviewés. Ce choix n'interdit pas les questions. La dénégation rétrospective de l'adhésion au dogme n'est elle pas une manifestation des ré-enchantements de bonne foi dont vit « l'illusion biographique »<sup>23</sup> ? L'appui sur un credo idéologique -d'autant plus durci et asséné que le locuteur pouvait manquer d'autonomie intellectuelle ou s'aventurer sur des terrains qu'il savait fangeux, comme le glorieux bilan de Staline- n'était-il pas une nécessité pratique pour des militants que le prosélytisme mettait en permanence face à l'impératif de justification ? Peut-on exprimer publiquement, des années durant, un discours militant dont le for intérieur saurait les raccourcis, peut être les mensonges, sans que l'exercice produise le moindre effet d'auto-persuasion, de brouillage des (in)certitudes ?

Le respect du aux témoignages ne fera donc pas sous-estimer l'importance qu'avait une armure idéologique comme moyen de faire sens du monde, inscription dans le groupe par les mots de la tribu, outil de réassurance. Mais ce rappel doit s'accompagner de deux réserves majeures. Idéologies et « ismes » fonctionnaient plus comme rationalisations, traductions exprimant tensions et de torsions que par quelque magnétisme du concept ou force intrinsèque des idées. Plus nombreux étaient les usagers d'une vulgate robuste

---

<sup>23</sup> Pierre Bourdieu, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1986, n°62-3, pp 69-72

et concise que les jongleurs de théories. Comme Paul Veyne ne peut répondre à la question « *Les grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* »<sup>24</sup> que par la chorégraphie complexe d'un parcours dans le « cela dépend », la question du rapport des militants à leurs idéologies requiert un tel ballet. Croyaient-ils en la Révolution, la Lutte Armée comme catégories à majuscules, aboutissements nécessaires d'une vision téléologique du monde ? La célébration de la Classe ouvrière, de la dictature du prolétariat traduisaient-elles une eschatologie politique, un fantasme totalitaire ? Parfois. Plus souvent ces mots étaient des écrans au double sens de barrages à trop de questions gênantes, d'espace de projection aussi. Les mots traduisaient des expériences objectives et subjectives : celle d'une mosaïque d'humiliations subies par les parents, de confrontations douloureuses à l'inégalité, d'archaïsmes –subis par les filles spécialement- dont les récits de vie donnent des exemples qui sidèrent rétrospectivement. Ils disaient l'incrédulité devant l'idée que cela change par un suffrage donné aux partis officiels, le désir de ne pas trahir son monde d'origine, parfois celui -révolté ou inquiet- de la radicalité maximale. Dans plusieurs témoignages de ceux qui vécurent 68 à Rennes le motif de ralliement est concordant : par delà le verbalisme et leurs postures exaspérantes les maos ont été perçus comme offrant de la façon la plus nette et la plus concrète une perspective politique de convergence avec les classes populaires. Une large part du recrutement lycéen de Drapeau Rouge sur la période 1971-73 s'étant opérée sur le même clivage : les maos étaient ceux qui offraient à la fois des perspectives d'action vers les jeunes de milieux populaires et les ouvriers. Entrée dans une organisation dotée d'une idéologie, certes<sup>25</sup>, mais pour des raisons toutes pratiques, non pour le Verbe. Ces exemples permettent aussi de revenir sur le « mystère » de la place des maoïstes. Après tout, pourrait-on prouver que les organisations trotskystes n'offraient pas des perspectives similaires à celles évoquées à l'instant ? Répondre à la question transforme l'analyste en protagoniste d'un concours de beauté révolutionnaire. Il n'est pas besoin de poser une hiérarchie de la proximité au peuple en défaveur des trotskystes pour souligner deux points. L'existence d'un « sas » de formation théorique et de sélection des futurs militants (à la LCR) nous a été plusieurs fois mentionnée spontanément comme très dissuasive, rébarbative. Par ailleurs la tactique de la LCR étant d'investir systématiquement les mouvements sociaux émergents pour y dégager des militants, cette orientation impliquait une plus grande labilité des priorités militantes, de la place du populaire, que relèvent – pour le blâmer – beaucoup des ex-maoïstes rencontrés.

## **De quelques usages des organisations gauchistes**

---

<sup>24</sup> Paris, Seuil, 1983

<sup>25</sup> Ou « encore que », comme le suggèrent précisément deux membres de cette cohorte de lycéens : « il y avait un copain avec nous qui est venu quelques mois, qui était dans la classe. Un jour dans un café il avait eu une révélation parce qu'au départ il pensait qu'il était chez les anars (rires) cela faisait deux mois, et on lui dit non on n'est pas chez les anars on est chez les maos ». « Quand on est rentré chez les maos on pensait rentrer chez les anars...c'était pas si clair que cela le truc, on manquait un peu d'éducation politique... »

Toujours dans le dessein de ramener à leurs juste et modeste proportion l'explication de ces militantismes gauchistes par des idéologies fonctionnant comme autant de têtes de Méduse, il faut aussi questionner les usages très pratiques, prosaïques de ces engagements, contre les visions intellectualistes qui ne peuplent ces organisations que d'idéologues et de leurs dupes.

Il faut d'abord prendre au sérieux le discours de justification à chaud de ces militants et organisations quand elles revendiquent de lutter contre les injustices et les méfaits qu'elles associent au capitalisme et à l'impérialisme : guerres coloniales et néocoloniales, exploitation des ouvriers, immigrés et paysans, système scolaire socialement sélectif. C'est ce qu'elles font, c'est ce que vivent les militants. Si cette vision est aujourd'hui perçue comme idéologique ou délirante, elle a pourtant un répondant empirique très concret : les Etats-Unis sont chassés d'Indochine, les grèves ouvrières connaissent des pics, les paysans entrent dans l'action sur un mode non Dorgèriste. En quoi ce militantisme fut-il plus hurluberlu que celui qui consiste à décrire le néolibéralisme contemporain comme une fontaine de bienfaits pour l'humanité ? Cet engagement, à la fois concret et imaginé, aux cotés des incarnations du peuple est aussi une manière de gérer la « torsion », de mettre une cohérence et une fidélité entre ce qu'on était de par ses parents et ce qu'on ne sera plus.

On ne saurait trop insister non plus sur les organisations comme espace de sociabilité. Le moment fac c'est aussi une rupture avec la famille, souvent la petite ville ou la campagne, les réseaux d'amis, cela à une époque où on rentre à la maison toutes les deux, quatre semaines ou plus. S'insérer dans un groupe c'est aussi reconstituer un réseau social – parfois d'ailleurs par le « *block recrutement* » d'un groupe complet de lycéens, d'originaires d'une petite région. En témoignait jusqu'aux années 73-75 le phénomène des tablées quasi réservées dans les Restaus U, ici celle de quinze places des PSU, la celle des trotsks ou des maos. Le groupe c'est encore le lieu où l'on trouve une compagne ou un garçon, des compagnons de « piste » là où la chose est tolérée..... Le groupe politique c'est aussi en plus d'un cas un lieu d'aide proprement scolaire où on se passe les notes des cours qu'on a séchée, où on révise les examens, où la lecture de livres marxistes, de livres politiques est aussi source de savoir – les témoignages en abondent – qui permet de replacer avec profit dans des copies ou des oraux des concepts, savoirs, références historiques acquis dans la sociabilité militante.

Comme a pu le mettre en évidence Jean Pierre Salles<sup>26</sup> pour la LCR, le militantisme gauchiste fut aussi, sans que cela soit calculé, une université parallèle, un espace d'acquisitions de compétences. Une part non marginale de la génération des baby-boomers y apprit un rapport aux textes, la discussion critique, les démarches d'enquête, l'écriture et la prise de parole. Si peu nombreux sont ceux et celles qui invoquent ou citent encore – autrement que sur un mode ludique – les aphorismes du petit livre rouge ou les analyses de Trotsky, ces militantismes ont aussi imprimés durablement des dispositions critiques, des compétences, des ressources. Ici l'imprimerie de l'organisation

---

<sup>26</sup> *La Ligue Communiste Révolutionnaire (1968-1981), Instrument du Grand Soir ou lieu d'apprentissage ?*, Rennes, PUR, 2005



devient une entreprise performante. Là des spécialistes de la vidéo se font les praticiens d'un documentaire social, des avocats refusent le droit des affaires et défendent les femmes en difficulté, une conservatrice de musée prend des risques pour que soit évoquée la mémoire de l'esclavage.